

Rémi Cassaigne  
Transports

R O M A N

DENOËL

Extrait de la publication



# Transports



Rémi Cassaigne  
Transports

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2002, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-207-25307.4  
B 25307.5

*Nous nous laissons tomber dans ce bleu illimité ;  
nous glissons sans heurt le long des parapets du ciel.*

**Valery Larbaud,**  
*A.O. Barnabooth, son journal intime.*





1.

*État des lieux*



Je pense à la contenance des chambres que nous quittons.

Porte close, que reste-t-il de nos souffles, nos corps, nos jours ? Un trouble lent de sirop d'orgeat qu'on dilue : le silence forme ainsi sa lourde taie dans la pièce vide.

On essuie les plâtres, on blanchit les murs. Est-ce pour tout rafraîchir avant de faire l'état des lieux, puis partir, ou est-ce plutôt la couleur candide du premier jour ? Reste cela : la peinture par endroits s'ourle d'embus. Un tégument souple comme une peau cède au toucher, retient la trace du doigt. Sur le sol des papiers épars jaunissent à la lumière, fragiles supports d'une encre ternie. Des journaux tachés jonchent le sol de cette pièce vide, où la rouille, insidieux oxyde, ronge et fouille les souvenirs des habitants. Commencement et fin. Il faudrait ramener au

jour une improbable première couche, retrouver la couleur première de ce petit pan de mur entre porte et fenêtre. Il faudrait que cette peinture encore fraîche ait la teinte laiteuse des premiers jours. Plus tard, la nuit ne laisse plus que l'odeur écoeurante de solvant et de moisissure, odeur d'abandon et de retour.

Ces murs nus répercutent comme jamais nos voix. Les mots prolongés par l'écho se recouvrent et tapissent l'espace vacant. Mais il faudrait soutenir la conversation, entretenir des *voix humaines* dans cette salle vide, durer, ne pas la laisser ainsi s'ajourer, habitée par le silence qui va s'épaissir derrière la porte refermée.

Dans un studio d'enregistrement, j'ai vu l'ingénieur du son au moment du montage rabouter des prises en biseautant les bords des enveloppes sonores pour faciliter la greffe. La prise retenue est ainsi émondée de ses extrémités inutiles, puis collée, chaque son fondu dans la résonance exacte de la prise précédente, pour effacer toute trace de suture. Les fragments erratiques, à vif, de l'enregistrement pas à pas ont été transfigurés en une phrase musicale traversée par un sens, lisse, vivante peut-être.

J'ai quitté au plus chaud de juillet pour n'y plus revenir un petit appartement au premier étage don-

nant sur un marché à Tarente. J'y avais vécu un mois, éveillé tôt chaque matin par les cris qui accompagnaient l'installation des étals. Sous le balcon une petite échoppe se répandait sur le trottoir en articles variés de plastique multicolore. De la rue on pouvait lire l'enseigne *Al Paradiso delle Donne*, et dessous, comminatoire et funèbre, *ricordatevi dei Morti portateci fiori artificiali – 1 000 lire*. Il y avait dans la chambre de grands miroirs qui se reflétaient l'un l'autre. Je suis resté un an dans un grand appartement hors des murs d'enceinte de Bologne, près de la via Emilia Levante. Je flottais dans les pièces presque vides, je déplaçais de l'une à l'autre mes deux cantines métalliques et les quelques meubles dont je disposais. Je n'avais pas prévu de m'y retrouver seul. Une pièce où les pas sonnaient creux ne servait qu'à la musique. J'ai quitté les lieux en quelques heures. J'ai mis plus longtemps à vider la chambre que j'ai habitée l'été suivant, sur la via San Vitale. Sur le palier de l'appartement l'humidité rongeaient une Madone naïvement peinte à fresque. Fin août, début septembre, l'air était chargé du vacarme de la rue, étouffant de cette chaleur lourde et humide que l'on appelle *l'afa* dans la plaine du Pô. Comme je déménageais à quelques pas de là, via Giuseppe Petroni, j'avais utilisé un diable prêté par le vendeur de pri-

meurs du coin de la rue pour rouler mes affaires au compte-gouttes. J'ai déménagé de la même façon à Lyon d'une rue à l'autre sur les Pentes de la Croix-Rousse, le printemps qui a suivi le départ d'A. J'ai mis deux jours à tout transbahuter. Il semble qu'après mon départ, des puces laissées par ma petite chatte aient proliféré dans l'appartement vide.

Les pièces dont nous prenons possession sont figées dans une contenance empruntée. Des insectes, de la poussière, des volets mal fermés : tout ce qui reste des derniers gestes qu'elles ont abrités. Nous déménageons. Nous nous quittons. Nous laissons des pièces vides que d'autres vont très vite remplir, occuper.

Avant de me décider, j'avais visité des dizaines d'appartements libres. C'était alors l'usage des agences immobilières lyonnaises d'envoyer le candidat à la location visiter seul, muni d'un trousseau de clefs, plusieurs logements vacants. Pendant une bonne semaine j'ai séjourné dans des espaces multiples où se recombinaient sans fin sur une cinquantaine de mètres carrés le même éventail de pièces, de fonctions habitables. Je levais des plans sur un carnet où je disposais ensuite de différentes façons des petits morceaux de bristol coloré figurant mes quelques meubles, banc, table, bureau, cuisinière, bibliothèque,

étagères, frigo, chaises, lit... J'aurais bien pu loger rue du Plat dans cet appartement sombre tout en longueur, où un vague puits de lumière séparait la cuisine d'une minuscule alcôve ; ou montée de la Grande-Côte dans cet autre, donnant sur une placette où vivent les chats errants du quartier ; sûrement pas ce premier étage rue Imbert-Colomès, bas de plafond et en très mauvais état ; ni cet appartement délabré derrière de coquettes fenêtres à meneaux rue Juiverie ; peut-être à la Croix-Rousse, sur le plateau, dans ce rez-de-chaussée parfaitement agencé, mais d'où ma chatte risquait de partir par la fenêtre. J'avais finalement trouvé ce que je cherchais à quelques dizaines de mètres du logement que je quittais pour échapper à des pièces désormais trop vastes où flottait l'ombre d'A.

En emménageant dans cet appartement des Pentes, j'avais été frappé par l'étrange familiarité de mes quelques meubles avec ce nouveau lieu : les rayonnages de la bibliothèque semblaient faits sur mesure pour épouser le mur d'entrée, la largeur du bureau coïncidait exactement avec la fenêtre ouverte sur la cour. Par contre, un long travail au rabot avait été nécessaire pour ajuster une étagère d'angle dans la cuisine, tant ce coin était irrégulier. Aux prises avec ces murs bombés, dans les boucles des copeaux, je

reconnaissais bien là le cas général de mes tentatives immobilières, l'inadaptation, la discontinuité. On installe des meubles hissés là-haut d'ahan. Pour les caser on mesure les espaces vacants. Ce n'est pourtant pas le début des *Nozze*. Il s'agirait juste d'être là à demeure, en repos.



2.

*Allers*



*« Voie A, le TGV 6613 à destination de Lyon va partir... » La voix artificielle se dissout dans l'air. Voie B, en face, je peux voir par la fenêtre deux antiques rames TGV orange qu'un homme s'affaire à désaccoupler. Encore attachées bouche à bouche dans l'étreinte des deux rostres évasés qui sortent de leur capot, elles tiennent de ces insectes qu'on appelle des gendarmes et qui pendant leurs amours se déplacent tête-bêche en unissant leurs tarières globuleuses : fuyant la brindille qui les tourmente, ils finissent par se séparer et cacher sous un caillou le totem rouge brique qu'ils portent sur le dos. Quelque chose cède dans le cambouis et les deux rames rétractent leurs mandibules en chuintant. Je sens à peine la commotion lente du départ. Les ombres de midi traacent sur les quais leurs bandes noires qui doucement dérivent et se confondent. Les yeux clos j'abandonne la bille de mon stylo sur le revers du billet, la laissant glisser*

*au gré des cahots du train qui s'ébranle dans l'éventail ouvert des aiguillages. La pointe un peu baveuse du Bic s'épanche sur la surface lisse du billet comme l'aiguille d'un phonographe rayant un cylindre de cire ou le stylet d'un capteur sismique dont l'encre enregistre la voix plus secrète de la terre. Quand ma main bute contre le bord de la tablette je regarde la trace frangée de barbules tresser ses concrétions raturées, ses invaginations récurrentes, ses caractères en creux. Recueillant ainsi à chaque voyage, à l'aller, puis au retour, la déposition graphique de ces transports, je pourrai peut-être, à force de boutures, restituer la vérité d'un paysage, ébaucher les traits essentiels d'un visage. Et restera encore à transcrire pour mémoire, à l'écart, l'écho de cette trace. Une fenêtre allongée, dehors, reflète le déplacement coloré du TGV et quelques wagons hors d'âge, à l'arrêt, disparus maintenant derrière un train arrivant à Paris. Un cheminot regarde en arrière par la fenêtre de sa motrice alors que s'éloignent de longs immeubles. Dans la vive clarté de midi des tags obscurs se déploient sur des transformateurs, Nobody, Lone, Lotos, longtemps lisibles le long des voies. Le partage du jour est déjà consommé. Deux heures de voyage ne feront qu'aggraver les choses, les ombres vont peu à peu encrer les creux du paysage, modeler en taille-douce les collines pour rendre tout cela bien visible avant que ne cèdent les digues de la nuit.*



# Rémi Cassaigne

## •• Transports


*Longtemps, je suis parti de bonne heure. Dans le silence de la nuit, sous la lampe étrangère du quai j'ai souvent pris le premier train, transporté aux heures grises où toute forme se noie dans le bain indistinct de l'aube.*

Rémi Cassaigne vit à Paris. *Transports* est son premier roman.

Luthiste et voyageur, le narrateur de *Transports* s'abandonne à de mobiles réminiscences au cours d'une série d'allers-retours en TGV entre Paris et Lyon. Dans le bruit blanc du train il cherche l'écho des transports amoureux qui l'ont conduit des bras de B., une Suédoise blonde et infidèle, à ceux d'une jalouse et brune Italienne, A. Au fil des saisons et des gares, du nord au sud de l'Europe, naît un étrange B.-A., BA, mélancolique et obsédant.

Singulière partition d'un temps perdu aux accents ferroviaires, *Transports* décrit les séismes intimes que provoquent changements de lieux et incertitudes sentimentales. Happé par les paysages contemporains s'encadrant quelques secondes dans les fenêtres des trains à grande vitesse, le lecteur goûte des perceptions d'une acuité intense, envoûté par une écriture éblouissante et pure.

DENOËL

B 25307.5  03.02  
ISBN 2.207.25307.4  
14 €

9  782207 253076